

⇒ vanes de porteurs issus de plusieurs régions d'Afrique. Ceux-ci apportent des maladies, provoquant notamment des stérilités. Ceux-ci doivent être combinés à des facteurs environnementaux comme des famines provoquées par plusieurs années de sécheresse. De toute manière, il est exclu de parler de génocide des populations car il n'y avait pas d'objectif d'extermi-

nisation belge, qui veut tourner le dos à ce sombre épisode, où il s'agit de relever le prestige de la Belgique sur la scène nationale et internationale. L'intérêt pour la violence coloniale est revenu dans le contexte postcolonial, après les indépendances, mais il faut attendre les années 1980 en Belgique pour voir apparaître des travaux plus étoffés sur le sujet avec l'accès à des documents d'archives inédits.

a vraiment été une préoccupation de mettre toutes les archives à portée de main des chercheurs, tandis qu'une certaine frilosité existait jusqu'au milieu des années 1970. Certains documents, jugés trop provocants, étaient volontairement mis de côté. Il ne s'agissait pas d'une volonté institutionnelle, mais plutôt de la volonté personnelle du conservateur de l'époque qui pensait qu'il n'était pas bon de mettre tous les documents entre toutes les mains. Ses successeurs ont privilégié l'ouverture des archives au grand public avec une mise à disposition d'inventaires généraux de recherche. L'ouverture des archives est totale, à condition toutefois que les fonds mis à disposition soient inventoriés un minimum...

Les historiens ont toujours évolué avec les ressentis de leur temps, ont été plus ou moins soumis à des contingences diverses.

ner les populations pour un motif ethnique. Les violences commises lors des traites esclavagistes sont, par ailleurs, tout aussi inouïes que celles commises durant le régime léopoldien.

Par rapport à l'histoire de la colonisation belge. Est-il exact qu'il y ait eu en Belgique une occultation par l'Etat des crimes coloniaux et un négationnisme de la part d'historiens ? Les historiens ont toujours évolué avec les ressentis de leur temps, ont été plus ou moins soumis à des contingences diverses. La période de l'EIC a voulu être oubliée et a surtout été mise sous silence durant la colo-

Jusque-là, une certaine censure existait sur des documents compromettants. Une ouverture plus large des archives a permis de dévoiler des pans entiers de l'histoire coloniale ignorée. Ceci dit, des historiens, comme Jean Stengers mais aussi Jean-Luc Vellut, ont été parmi les premiers à montrer une histoire coloniale replacée dans une perspective plus globale, avec le développement de réflexions critiques par rapport au passé colonial.

Jusqu'à quand y-a-t-il eu cette censure ?

Essentiellement jusqu'à l'indépendance du Congo, peut-être un peu plus longtemps. Ici, au musée, cela

Dans quel contexte se place aujourd'hui le travail d'un historien belge de la colonisation ? Est-il l'objet d'interpellations par des groupes d'intérêt ?

Un historien qui travaille dans une institution scientifique est confronté à des interpellations plurielles de la part de la société civile. Nous répondons notamment à des demandes d'expertise scientifique de la part de représentants politiques, mais sans interférer dans le domaine politique. La rénovation du MRAC veut prendre en compte, dans la mesure du possible, les interrogations et les préoccupations de divers groupes et communautés en en proposant une

« IL Y A EU UN GÉNOCIDE ET

Elikia M'Bokolo, professeur d'histoire à Paris et à Kinshasa, est l'un des premiers historiens congolais. Il relate la persistance de la mémoire locale des atrocités : « Ici on a tué autant de personnes, c'étaient mes aïeux. »

Interview réalisée par Arnaud Lismond-Mertes (CSCE)

Evoquant les crimes coloniaux de la Belgique, Elikia M'Bokolo estime qu'il y a eu un génocide, revendiquant l'utilisation de ce terme dans un sens plus large que celui utilisé par les juristes et par l'Onu depuis 1948 (1). Il évoque par ailleurs la cécité des historiens belges et plaide pour une approche citoyenne de l'histoire.

Ensemble ! : Comment expliqueriez-vous aux Belges ce que furent les crimes de la colonisation du Congo ?

Elikia M'Bokolo : Entendons-nous d'abord sur ce que l'on dénomme « colonisation belge ». Du point de vue des Congolais et de beaucoup d'historiens non congolais, il n'y a pas de rupture, mais une continuité remarquable, entre la période de l'Etat

indépendant du Congo (1885 - 1908) et celle du Congo belge (1908 - 1960). Ensuite, contrairement à une propagande très forte mettant l'accent sur les brutalités commises avant 1885 par des « Arabisés », il faut réaliser que la colonisation a durci les brutalités qui avaient été commises par ceux-ci. Lorsque la colonisation se met en place, les fameux musulmans (lettrés,

nouvelle vision de l'Afrique, celle de l'Afrique contemporaine. Elle interroge aussi ce bâtiment et ce qu'il représente en tant que lieu de mémoire, mais aussi de rassemblement. Différents groupes se sentent concernés par cette mémoire, qu'il s'agisse de la diaspora congolaise, des jeunes des écoles ou des anciens coloniaux... En tant qu'institution scientifique de l'Etat, nous avons une responsabilité publique. Par rapport à divers groupes d'intérêt ou de pression, le MRAC dispose d'une liberté d'action et de ton, mais est bien conscient qu'il doit aussi représenter leurs opinions diverses, et souvent divergentes. Il est donc essentiel que nous tenions compte des composantes de la société mais sans être soumis à une censure, à des vetos, à un recadrage idéologique...

L'ouvrage sur l'histoire coloniale, publié à l'occasion de l'exposition du MRAC de 2005, indique que cette histoire a été soutenue par la Banque Belgoïtaise et l'Aurvamede, une société appartenant à la famille d'un Ecuyer de Léopold II. Peut-on être soutenu par un intérêt particulier et rester scientifiquement indépendant ?

Je n'ai pas été liée à la recherche de sponsoring à l'époque, mais si vous lisez les articles de ce livre, vous verrez qu'ils ont une indépendance de ton qui n'a rien avoir avec ces soutiens financiers. De nos jours, pour

□ □ □

LA CHICOTTE (1948 - 1960)

« ...à mon époque (NDLR : 1948 - 1960), la contrainte existait encore. Je l'avoue, comme fonctionnaire, j'avais les pouvoirs d'un juge de tribunal de simple police. Et en tant que tel je condamnais les Noirs, dont se plaignait la société cotonnière, à quelques jours de prison. Je les condamnais à la suite d'un dialogue de ce genre : - Pourquoi n'as-tu pas fait ton champ de coton ? - Ma femme était malade. - Ce n'est pas ta femme qui doit le faire.

Sept jours de prison. Et je le mettais en prison. C'était une prison ambulante. Chaque matin on sortait trois ou quatre prisonniers à qui on

donnait la chicotte pour effrayer les autres Noirs astreints aux travaux dans les champs de coton. La chicotte, c'était un instrument de torture tellement c'était douloureux. De mon temps, on en donnait encore huit puis quatre coups de chicotte par séance. À l'époque (NDLR : de l'EIC ?), on en donnait jusque cent, entraînant parfois la mort. Et le coton que les Noirs étaient obligés de récolter, c'était payé à vil prix par les Belges. On comprend que dans ces conditions le Congolais n'a pas pu s'épanouir. Nous l'avons pillé. »

Jules Marchal, Interview « Poursuite du travail forcé après Léopold II », *Toudi* mensuel n°42-43, décembre-janvier 2001-2002

éditer toute une série d'ouvrages, nous sommes obligés de trouver des sponsorings là où ils se trouvent, même auprès de partenaires privés intéressés par l'Afrique. Il serait toutefois scientifiquement et éthiquement inacceptable que les sponsors interviennent dans le contenu des articles.

Vous avez évoqué le MRAC rénové, non seulement comme un instrument de diffusion de la connaissance de l'histoire coloniale, mais aussi « de mémoire et de rassemblement ». Vu ce qui a été dit sur les « violences » de l'EIC, cela peut-il se faire sous l'égide de Léopold II et de sa statue ? A l'inverse, ne faut-il pas prévoir d'y inclure un mémorial aux

victimes de la colonisation ?

Effectivement, la rénovation du MRAC prévoit une salle consacrée à la mémoire des victimes de la colonisation, celles qui n'ont pas eu droit à la parole et dont le souvenir s'est perdu. Le but est bien de déconstruire l'histoire coloniale, avec une salle sur le temps long et une salle d'histoire coloniale placée dans un contexte de mondialisation, d'impérialisme et d'occupation coloniale entre la fin du 15^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Les faits seront mis en parallèle avec des thématiques coloniales, évoquées par une série d'objets, de documents d'archives, de photographies, de films, d'interviews permettant de « sentir » ce qu'a pu être la vie en colonie pour les populations d'Afrique centrale. □

UN ETHNOCIDE »

sachant compter et gérer des territoires à la manière des Européens...) ont d'ailleurs été intégrés à l'intérieur de l'Etat indépendant du Congo (EIC). S'il y a une barbarie antérieure, elle a été reprise par le régime léopoldien, qui inaugure une ère d'horreur accrue pour les Congolais.

On a beaucoup écrit sur ce régime, j'ai moi-même été l'un des artisans du film de Peter Bate *Le Roi blanc, le caoutchouc rouge, la mort noire* (2004). Pour réaliser ce film, nous ne nous sommes pas seulement fondés sur des textes, mais nous sommes allés sur le terrain, dans la région de Basankusu et Baringa, qui était l'une des régions qui ont connu les atrocités

liées à l'exploitation du caoutchouc. En 2003, Peter et ses amis avaient préparé une boule de caoutchouc, comme autrefois. Alors que nous tenions une assemblée avec les gens d'un village, ils ont jeté devant ceux-ci la boule de caoutchouc. Les villageois ont immédiatement fui en hurlant « Le caoutchouc est revenu ! », « Êtes-vous venus faire un film ou pour recommencer l'exploitation ? ». En 2003, deux ou trois générations après, ces gens étaient capables de vous amener dans la forêt et de vous raconter : « Ici on a tué autant de personnes, c'étaient mes aïeux »... Il y a une mémoire locale qui est particulièrement vivante concer-

□ □ □

ELIKIA M'BOKOLO

Né à Kinshasa en 1944, Elikia M'Bokolo est agrégé d'histoire de l'Ecole normale supérieure (Paris). Il a poursuivi sa carrière à l'EHESS, où il est directeur d'étude. Il est également professeur d'histoire à l'université de Kinshasa, et président du comité scientifique de l'Histoire générale de l'Afrique de l'Unesco. Outre la dizaine d'ouvrages scientifiques qu'il a publiés, il contribue à une diffusion plus large de l'histoire, par exemple à travers la réalisation de l'émission *Mémoire d'un continent* sur RFI, ou l'exposition « Notre Congo - La propagande coloniale belge dévoilée » dont il est le coordinateur scientifique.



⇒ nant ces atrocités. Cette permanence de la mémoire est d'autant plus remarquable que cette région a subi toute une série de violences postérieures. Le chiffre de la dépopulation générée n'a pas été réalisé par l'Etat léopoldien. Mais les opposants à sa politique, souvent des missionnaires protestants, ont fait des comptages. Ils ont noté qu'ils étaient passés dans un village quelques années plus tôt, où il y avait alors un certain nombre de huttes, que le marché y était de telle taille... et ils ont comparé la situation quelques années plus tard. Cette série de données quantitatives, dispersées dans plusieurs parties du pays, montre que ça a été une période de massacres. Faut-il parler de génocide ? Pourquoi pas ! Il s'agit d'un phénomène massif. On ne

enseignées. Et lorsque le cursus l'histoire y fut finalement créé, l'enseignement de l'histoire fut en majorité dispensé par des personnes qui avaient un rapport à la colonisation un peu problématique... Tout cela n'est pas fini, il y a aujourd'hui à l'Université de Kinshasa une association de défense de la mémoire de Léopold II.

Vous évoquez le régime du « caoutchouc rouge », pourriez-vous rappeler de quoi il s'agissait ?

A la fin des années 1880, Dunlop invente le pneu. Il s'ensuit le développement de la bicyclette, de la voiture

□ □ □

GÉNOCIDE

Extermination systématique d'un groupe humain de même race, langue, nationalité ou religion par racisme ou par folie.

(Dictionnaire Trésor de la Langue Française - CNRS)

ne le faisaient pas se voyaient couper la main gauche. En cas de récurrence, on coupait la main droite. Pour être sûr que le travail était bien fait, les soldats de la Force publique, dressés par les officiers belges ou européens travaillant pour l'EIC, devaient amener les mains devant la case du commandant. Nous connaissons cette histoire parce que quelques

missionnaires ont eu le soin de prendre des photographies, où l'on voit des monceaux de mains coupées. Le choc colonial a été très important. Trente ans après le début de la colonisation, Simon Kimbangu fit le lien entre les violences coloniales et celles de l'époque de la traite atlantique. Ce qu'il en dit en 1921 correspond exactement à ce que la prophétesse Kimpa Vita disait de l'esclavage dans les années 1700 - 1705. Bien sûr, le caoutchouc rouge, qui s'arrête au début du XX^e siècle, n'est que l'un des

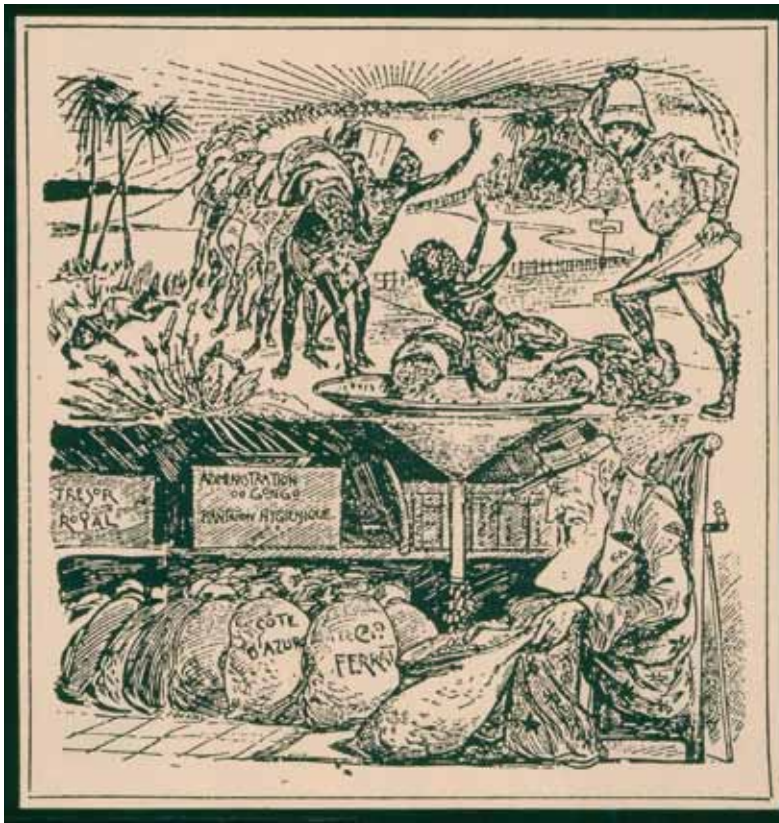
Un des crimes coloniaux belges les plus importants est la perception de la religion qu'ils ont inculquée aux Congolais.

crimes coloniaux. Il y a aussi les violences coloniales classiques : la mise en place d'une économie de pillage et de violence, le travail forcé dans les mines, le regroupement autoritaire de personnes, le prélèvement d'impôts, la chicotte...

Les vols d'enfants par les missions catholiques, dans les premières années de l'évangélisation, sont-ils avérés ?

Initialement, les familles étaient très peu disposées à confier leurs enfants aux pensionnats des missions. Le vol des enfants a été effectif. Il s'agit d'enfants prétendument orphelins, mais dans le système lignager africain, il n'y a pas d'orphelins. Si le père n'est pas là, le « frère » du père est le père,

1906 :
« La production du travail libre »
caricature de presse
(Coll. Coopération Education Culture)



l'a pas encore suffisamment mesuré, cela n'est pas un hasard. L'université de Lovanium, fondée à Léopoldville (Kinshasa) en 1954, avait écarté l'enseignement de l'histoire. Les cours d'histoire n'y ont commencé qu'en 1967. Lorsque ces cours ont été ouverts, ce n'est pas la période coloniale qui y a été traitée. On a désarmé l'intelligentsia congolaise en ne faisant pas de l'histoire une matière digne d'être enseignée, au contraire du droit, de la théologie, de la philosophie ou de la médecine, qui y furent

et dès lors de la demande de caoutchouc. Le caoutchouc naturel était disponible au Congo, qui a massivement alimenté le marché mondial. Il « suffisait » de le récolter sur les arbres à caoutchouc. Or, comme la récolte du caoutchouc n'était pas d'usage pour la population, l'Etat léopoldien l'a obligée à effectuer cette récolte sous la contrainte. Le système léopoldien a dès lors organisé des objectifs de production de caoutchouc par les « Hommes Adultes Valides » (HAV) de chaque village. Ceux qui

si la mère n'est pas là, la « sœur » de la mère est la mère, etc. Un des crimes coloniaux belges les plus importants est la perception de la religion qu'ils ont inculquée aux Congolais. Dans les premières générations, et encore aujourd'hui sous d'autres formes, on leur a fait croire que l'histoire est faite par Dieu et non par les hommes, et que les Blancs sont plus proches de Dieu que les Noirs. Comme l'ont bien montré les études du P. Bontinck, depuis la création des premières écoles congolaises jusqu'en 1960, les mis-

s'était passé une chose incompréhensible : les Congolais avaient demandé l'indépendance alors qu'auparavant personne n'en parlait. « Je le sais de source sûre, disait Stengers, car j'en discute régulièrement avec mon ami le gouverneur Pétillon, et on ne comprend pas. » J'ai alors interpellé Stengers, pour indiquer que je n'étais pas d'accord... car les déplacements du gouverneur Pétillon à Kinshasa se passaient de la façon suivante : il partait à cheval de la ville blanche, vers 15h30-16h quand le soleil commence

aujourd'hui, on a l'impression que ça commence à changer, mais qu'il y a de grosses résistances, notamment sous la pression des lobbies des anciens coloniaux. L'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer est d'une timidité incroyable, et répète le même discours jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas cela par rapport au passé colonial en Angleterre, en France ou en Allemagne. En France et en Angleterre, on n'étudie plus un pays colonisateur de façon indépendante de sa dimension coloniale. En Belgique, une « nouvelle histoire de Belgique » a été écrite il y a quelques années, qui sépare d'un côté l'histoire de la Belgique et, de l'autre, celle des impacts entre le Congo et la Belgique. Ces livres passent à côté de l'essentiel, qui est le lien entre les deux histoires. Par ailleurs, beaucoup de nos collègues historiens belges ne connaissent ni le courant des *post-colonial studies*, ni celui des *subaltern studies*. Ils ne sont pas familiers avec l'idée que, l'histoire, ça se fait aussi « par le bas », et en n'étant plus comptable de l'époque passée, en étant libre de se poser certaines questions...

Les enseignants nous apprenaient que nos crânes de Noirs n'avaient pas la capacité de stockage et de compréhension de celle d'un Blanc.

sionnaires enseignèrent aux Congolais qu'ils formaient une race maudite, la race des « enfants de Cham », et que cette malédiction justifiait le sort auquel ils étaient soumis sous le régime colonial. Personnellement, j'ai étudié dans une école primaire missionnaire, l'école Ste Marie. Nous avions des professeurs congolais et il n'y avait dès lors pas trop de problèmes. Ensuite, j'ai poursuivi mes études dans l'un des meilleurs collèges du Congo, le Collège St Joseph, à Kinshasa, d'où j'ai été chassé en 1959-1960 pour avoir contesté l'affirmation que les Noirs étaient plus sauvages que d'autres. Le professeur principal de la classe, un prêtre raciste, insultait quotidiennement ses élèves noirs. Les enseignants nous apprenaient que nos crânes de Noirs n'avaient pas la capacité de stockage et de compréhension de celle d'un Blanc. Ils nous enseignaient que nous étions, littéralement, maudits, et que même si nous étions chrétiens, nous ne faisons pas partie de l'humanité normale.

à baisser, accompagné par ses amis et suivi par les soldats de la Force publique. Il parcourait ensuite l'avenue Joséphine-Charlotte et passait devant l'école Ste Marie, où j'étais élève. Il est vrai que nous courrions tous au mur pour le voir passer, et il a dû nous percevoir comme des « Noirs contents ». Mais nous l'insultions à voix haute en lingala : « Con de ta mère », etc. Mais lui n'y comprenait rien. Voilà où en était Stengers après la décolonisation : « Les Congolais étaient un peuple heureux. ». Après lui, est arrivée une génération qui a refusé de voir le fait colonial, et qui a une attitude positiviste par rapport à l'histoire, c'est-à-dire qui considère que la vraie histoire se fait à partir de sources écrites. Or comment faire si vous n'avez de sources écrites que d'origine coloniale ? Imaginez une histoire de la Seconde Guerre mondiale réalisée uniquement par des soldats allemands, par des SS, et à partir de leurs propres sources ! Au-

Comment nommer les crimes coloniaux belges, en particulier en lien avec la dépopulation des années 1885 - 1920 ? Faut-il parler d'abus, de massacres, de crimes contre l'humanité, d'holocauste ou de génocide ?

J'ai participé au *Livre noir du colonialisme. XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance* de Marc Ferro. Dans le cas du Congo, il y a eu un génocide et un ethnocide. Il y a un génocide parce que les tueries font partie d'un système. Ça a duré longtemps, il ne s'agit pas de simples « abus » ou des excès de zèle de quelques fonctionnaires. Cela relève de l'application d'un système, justifié, impuni, organisé à travers des ordres transmis et exécutés... Le ↗

Quel regard portez-vous sur la vision que les historiens belges ont des crimes coloniaux ? Peut-on parler de négationnisme ?

Je crois qu'il faut d'abord parler de cécité. Ils ne voient pas, ou ils ne voient que ce qu'on leur a dit. Je me souviens de ma première rencontre avec Jean Stengers, pour lequel j'ai une certaine estime comme historien de métier. Stengers expliquait lors d'une conférence publique qu'il



CÉSAIRE : « UN HITLER QUI S'IGNORE »

« Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon,

que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc,

et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique. (...) »

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, (1950).

⇒ terme « massacres » n'est pas assez fort. Des massacres, il en arrive souvent dans une guerre. La conjonction de l'ethnocide et du génocide est une caractéristique de certains systèmes coloniaux, et, dans le cas du Congo, c'est ça qui s'est passé. Cela n'a pas d'équivalent dans le reste de l'histoire de l'Afrique.

Peut-on qualifier les faits de « génocide » alors que cela ne correspond pas à la définition juridique du terme, puisque le motif des assassinats serait l'exploitation économique des victimes et non leur origine ethnique ?

Cela se discute. Le concept de génocide est un concept récent lié à des histoires particulières. Les historiens sont fondés à utiliser le mot génocide d'une façon différente de celle dont les juristes de certains Etats l'ont utilisé, dans un certain contexte, à un moment donné. L'histoire est une science humaine, c'est un discours rationnel sur le passé, ce n'est pas du droit, et les historiens parlent comme des hommes. Par ailleurs, selon nous, le sort des victimes fut intrinsèquement lié au fait qu'elles étaient noires.

En février 2004, le président Joseph Kabila a rendu devant le Sénat belge « hommage aux pionniers » coloniaux, en recevant un soutien de Ludo Martens (PTB). En 2005, l'historien congolais Isidore Ndaywel indiquait, à propos de l'exposition montée par le MRAC, avoir atteint avec Jean-Luc Vellut un « consensus sur une lecture commune de la



Colonie Belge 1885-1959 - Tshibumba Kanda-Matulu cira, (1970).

Le peintre commente « La période coloniale fut un temps de servitude. Ils mettaient des gens en prison et les battaient avec des chicottes. Oui, ils fouettaient les personnes en prison. Ce n'était selon l'usage utilisé au village quand vous aviez transgressé, qu'ils vous attrapaient et vous battaient. En prison, la flagellation, c'était comme payer une amende si vous aviez fait quelque chose de mal. La flagellation avait lieu pendant l'appel. Il peut arriver que vous étiez dans la file que vous n'aviez pas bien compris ce que les supérieurs avaient dit. Alors, ils vous battaient avec une chicotte. »

in J. Fabien, *Remembering the present*, p. 68, (1996)

période coloniale » (2). Comment expliquez-vous ces prises de positions ?

La position de Ludo Martens n'est pas très éloignée de celle de Karl Marx à propos de la colonisation anglaise en Inde qui, dans un article fameux, décèle dans celle-ci la voie pour la création d'une bourgeoisie et d'un prolétariat en lutte, etc. Cette position participe d'une vision marxiste primaire selon laquelle tout ce qui

peut universaliser la lutte des classes comme elle se passe en Europe, ce n'est finalement pas plus mal. Or, nous savons maintenant que ça ne se passe pas comme ça ! Je pense, avec d'autres chercheurs, que la négation de l'historicité propre de l'Afrique ne caractérise pas seulement Kant et Hegel, mais également Marx. Pour nous, l'Afrique dans l'histoire moderne ce n'est pas un moment d'une histoire universelle, c'est depuis le XV^e siècle, la négation de la négation qu'elle a subi de la part de l'Europe, de la traite, etc. Le propre de la modernité du Congo, c'est la résistance anticoloniale de Kimpa Vita, de Simon Kimbangu, de Patrice Lumumba... C'est pour avoir résisté que nous sommes devenus indépendants en 1960. Si on ne voit pas ça, on est à côté de la plaque.

Pour ce qui est des historiens congolais, beaucoup – dont certains de mes amis – n'ont pas coupé le cordon ombilical colonial. Ils pensent que « le blanc est le blanc », que les Blancs valent mieux qu'eux et que quand ils sont invités à l'Académie à Bruxelles, ils existent un peu plus, parce que le « blanc » les a reconnus... Ils ont dès lors souvent relayé le discours que la Belgique voulait que l'on tienne à

□ □ □

LUMUMBA : « CE NE SERA PAS L'HISTOIRE QU'ON ENSEIGNERA À BRUXELLES »

En décembre 1960, peu avant d'être assassiné avec la complicité d'autorités belges, Patrice Lumumba, le Premier ministre congolais, écrivait depuis la prison une lettre à sa femme, dans laquelle il évoque l'écriture de l'histoire du Congo : « (...) Ni brutalités, ni sévices, ni tortures ne m'ont jamais amené à demander la grâce, car je préfère mourir la tête haute, la foi inébranlable et la confiance profonde dans la destinée de mon pays, plutôt que vivre dans la soumission et le mépris des principes sacrés. L'his-

toire dira un jour son mot, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera à Bruxelles, Washington, Paris ou aux Nations Unies, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme et de ses fantoches. L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité. Ne me pleure pas, ma compagne. Moi je sais que mon pays, qui souffre tant, saura défendre son indépendance et sa liberté. Vive le Congo ! Vive l'Afrique ! »

propos du Congo colonial. Isidore Ndaywel est un ami, j'ai préfacé une édition de son livre *Nouvelle Histoire du Congo : des origines à la République Démocratique*. Toutefois, je ne partage pas son point de vue, qui est que l'on peut écrire une histoire du Congo « des origines » à aujourd'hui. Or le Congo commence en 1885. Lui reconnaît des origines lointaines et une continuité ininterrompue, c'est placer la colonisation dans son devenir normal. Sans la création de l'EIC en 1885, une partie du Congo aurait pu devenir l'Angola, une autre la Zambie... Je préfère m'intéresser à la continuité de la résistance à l'oppression des Congolais, à celle de leur combat et de leur prise de conscience, qui me paraît également un fil conducteur de leur histoire.

S'intéresser à l'histoire de la colonisation, n'est-ce pas secondaire par rapport aux difficultés matérielles auxquelles sont confrontés les Congolais ?

Le grand danger qui nous guette aujourd'hui au Congo est que les gens

□ □ □

J. KABILA : « RENDRE HOMMAGE AUX PIONNIERS »

« L'histoire de la République démocratique du Congo, c'est aussi celle des Belges, Missionnaires, Fonctionnaires et Entrepreneurs qui crurent au rêve du Roi Léopold II de bâtir, au centre de l'Afrique, un Etat. Nous voulons, à cet instant précis, rendre hommage à la mémoire de tous ces pionniers. »

Discours prononcé le 10 février 2004 devant le Sénat belge par S.E.M. Joseph Kabila, président de la République démocratique du Congo.

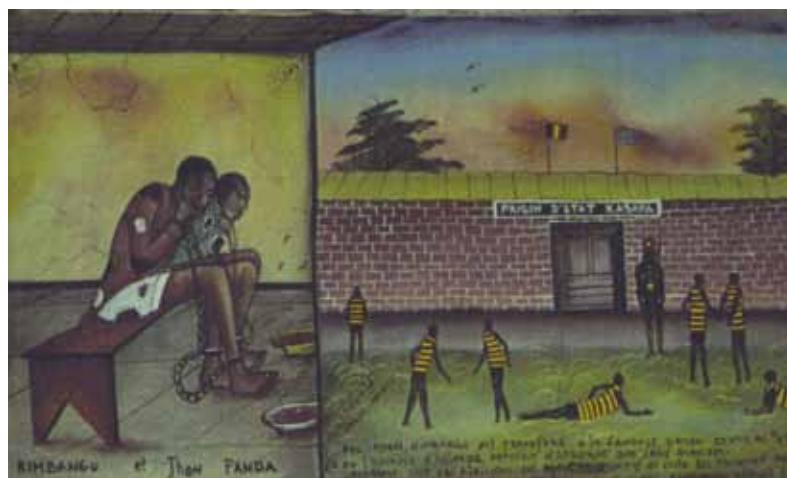
L. MARTENS : « JOSEPH KABILA PRÉFÈRE PARLER DE L'AVENIR »

« Léopold II appartient à un passé depuis longtemps révolu et ce n'est pas son spectre qui hante aujourd'hui le Congo. [...] Il est incontestable que la colonisation léopoldienne fut un processus extrêmement violent qui a soumis toutes les populations du centre de l'Afrique aux règles rigoureuses de l'exploitation capitaliste moderne. Mais la colonisation, processus complexe et contra-

dictoire, a réalisé deux choses que les Congolais tiennent toujours au cœur. D'abord, elle a «tiré» un immense territoire au cœur de l'Afrique dans les temps modernes : un grand Etat, aussi étendu que l'Europe, a été fondé. [...] La période coloniale, marquée par la domination, la violence et la terreur, a également développé les forces productives à une allure vertigineuse,

ce qui fut indéniablement un processus positif... En 1960, le Congo avait des entreprises modernes, des routes, des infrastructures médicales, des écoles performantes... le pays était alors plus développé que l'Afrique du Sud ! ».

Ludo Martens (PTB), Le président Joseph Kabila au Sénat belge, in *Solidaire* 18 février 2004.



Simon Kimbangu et John Panda en Prison - Tshibumba Kanda-Matulu
T: « Kimbangu et John Panda. Peu après Kimbangu est transféré à la fameuse Prison centrale d'Elisabethville, qui a eu l'honneur d'héberger beaucoup d'Africains aux idées avancées. Il y avait beaucoup d'Africains qui essayaient de créer des mouvements politico-religieux, qui on sombré dans l'oublié. Après 30 ans, Kimbangu a trouvé la mort ».

se laissent déposséder de l'histoire en tant que passage obligé pour comprendre le présent et agir sur le futur. Les gens qui ignorent l'histoire de la colonisation ignorent qu'il y a eu des combats contre le système qu'elle a mis en place, et qui n'a jamais lâché prise. La parenthèse de Lumumba, c'est du 30 juin 1960 à début septembre. Ça n'a laissé aucune trace. Les forces qui ont fabriqué l'Etat indépendant du Congo à

partir de 1885 sont toujours à l'œuvre aujourd'hui. A cela, la réponse est « Il faut se battre ». Or il y a aujourd'hui une sorte de déni de l'efficacité de la lutte. Les gens disent alors « Il nous faut le Président Kabila », ou « Il faut Tshiskédi » ... une sorte de *deus ex machina* qui serait un équivalent de Léopold II. Or, ce n'est pas de cela dont nous avons besoin. Ce dont nous avons besoin, c'est de redevenir ce que nous étions avant, c'est-à-dire

des peuples qui s'organisent. Si les gens connaissent leur histoire, ils ne perdent pas l'espoir. Parce que l'on est sorti de situations qui étaient plus insupportables que celle-ci. Je me souviens qu'en 1959, à Kinshasa, à partir de 17 heures, aucun Noir ne pouvait franchir le chemin de fer pour aller dans le quartier des Blancs, tous ceux qui y étaient devaient en sortir. Cela en dit long sur la cruauté, la dépossession matérielle, la violence de l'Etat, le mépris raciste... Et pourtant, nous avons lutté et nous en sommes sortis victorieux. Je pense qu'il faut étudier l'histoire passée pour donner un cours nouveau à l'histoire en train de se faire. Il ne s'agit pas de nostalgie ni de revanche. Pour changer de route, il faut savoir d'où l'on vient. Vive l'histoire ! Elle doit aider à fabriquer des citoyens qui continueront la construction de la nation, ou celle de l'Afrique, ce sera à eux d'en décider. Ce que j'espère, c'est de passer la main à une génération qui partage cette approche citoyenne de l'histoire. □

(1) Pour une discussion approfondie, lire A.D. Moses, *Conceptual blockages and definitional dilemmas in the "racial century" genocides of indigenous peoples and the Holocaust* (2002), in *Patterns of Prejudice*, Vol. 36, n° 4, p. 7-36.

(2) Interview in *Le Soir*, 4 février 2005.